

Origène

Traité des Principes l. IV

2, 1 Après avoir indiqué que les Écritures divines sont inspirées par Dieu, il faut discourir sur la manière de les lire et de les comprendre, car beaucoup de faux pas sont commis parce que beaucoup n'ont pas trouvé la voie par laquelle il faut parcourir les divines lectures. [...]

2, 2. Pour tous ceux dont nous venons de parler, la cause de ces fausses opinions, de ces impiétés et de ces paroles stupides au sujet de Dieu ne semble pas être autre chose que le fait de ne pas comprendre l'Écriture dans son sens spirituel, mais de l'interpréter selon la lettre seule. C'est pourquoi, à ceux qui sont persuadés que les livres saints ne sont pas des écrits d'hommes, mais qu'ils ont été rédigés par l'inspiration de l'Esprit Saint d'après la volonté du Père de l'univers par le moyen de Jésus Christ, et qu'ainsi ils sont venus jusqu'à nous, il faut montrer ce qui nous paraît la méthode convenable pour les comprendre, pour ceux qui tiennent à la règle de l'Église céleste de Jésus-Christ transmise par la succession des apôtres. [...]

2, 4. La méthode qui nous paraît s'imposer pour l'étude des Écritures et la compréhension de leur sens est la suivante ; elle est déjà indiquée par ces écrits eux-mêmes. Dans les Proverbes de Salomon nous trouvons cette directive concernant les doctrines des divines Écritures : *Et toi, inscris trois fois ces choses dans ta réflexion et dans ta connaissance, afin de répondre avec des paroles de vérité aux questions qui le sont posées* (Pr 22, 20). Il faut donc inscrire trois fois dans sa propre âme les pensées des saintes Écritures : afin que le plus simple soit édifié par ce qui est comme la chair de l'Écriture – nous appelons ainsi l'acception immédiate – ; que celui qui est un peu monté le soit par ce qui est comme son âme ; mais que le parfait, semblable à ceux dont l'Apôtre dit : *Nous parlons de la sagesse parmi les parfaits, non de celle de ce siècle ni des princes de ce siècle qui sont détruits, mais nous parlons de la sagesse de Dieu cachée dans le mystère, que Dieu a prédestinée avant tous les siècles à notre gloire* (1 Co 2, 6-7), le soit de la loi spirituelle qui contient une ombre des biens à venir (He 10, 1). De même que l'homme est composé de corps, d'âme et d'esprit, de même l'Écriture que Dieu a donnée dans sa providence pour le salut des hommes. [...]

Origène

Homélie sur le Ps 38

II, 2. Paul distingue trois degrés dans la Loi : l'ombre, l'image et la réalité (cf. He 10, 1). La Loi a l'ombre des biens futurs, mais non l'image même des réalités, et cela montre sans aucun doute que l'image des réalités est autre que ce qui est désigné comme l'ombre de la loi.

Si quelqu'un peut décrire les cérémonies du culte juif, qu'il considère ce temple comme n'ayant pas eu l'image des réalités, mais leur ombre : qu'il voie l'autel comme une ombre, les boucs et les veaux amenés au sacrifice comme une ombre, selon l'Écriture : *Notre vie sur terre est une ombre* (Jb 8, 9).

Si quelqu'un peut aller au-delà de cette ombre, qu'il vienne à l'image des réalités et qu'il voie la venue du Christ fait chair : qu'il le contemple dans son rôle de Grand-Prêtre, présentant maintenant encore des victimes au Père, et devant en offrir par la suite ; qu'il comprenne que tout cela est l'image des réalités spirituelles et que, par les fonctions corporelles, les fonctions célestes sont représentées. On appelle image ce qui est compris maintenant et que peut considérer la nature humaine.

Si tu peux pénétrer les cieux avec ton intelligence et ton esprit et suivre Jésus qui a pénétré les cieux (cf. He 4, 14) et se tient maintenant pour nous près de la face de Dieu, tu y trouveras les biens dont la loi a contenu l'ombre, dont le Christ par son Incarnation a montré l'image, les biens préparés pour les bienheureux, ceux que *l'œil n'a pas vus ni l'oreille entendus, ceux dont l'idée n'est pas venue à l'homme* (1 Co 2, 9).

Origène

Homélie 1 sur l'Exode

4. « Joseph mourut, ainsi que tous ses frères, et toute cette génération. Les fils d'Israël grandirent et se multiplièrent ; ils devinrent une grande multitude et acquirent une grande puissance, car la terre les multiplia » (Ex 1, 6-7). Du vivant de Joseph, il n'est pas question d'une multiplication des fils d'Israël ; on ne parle ni de leur accroissement ni de leur nombre. Pour moi, croyant à la parole de mon Seigneur

Jésus Christ, je pense qu'il n'est, dans la loi et les prophètes, « pas un iota ni un menu trait » (Mt 5, 18) qui ne contienne des sens mystiques, et que pas un « ne passera, que tout ne soit accompli » (*ibid.*). Mais, à cause de notre faiblesse, ne nous engageons que là où nous pourrions avancer avec sûreté.

Avant la mort de notre Joseph, celui que Judas, l'un de ses frères, vendit pour trente deniers d'argent (cf. Gn 37, 28), bien petit était le nombre des fils d'Israël. Mais quand il eut goûté la mort pour tous et qu'il eut détruit celui qui détenait l'empire de la mort, à savoir le diable (cf. He 2, 14), le peuple fidèle s'est multiplié ; « les fils d'Israël se sont répandus, la terre les a multipliés, leur accroissement fut considérable ». Si, selon ses propres paroles, le grain de froment n'était pas tombé en terre et n'y était pas mort (cf. Jn 12, 24), l'Église n'aurait certainement pas porté cette immense moisson de toute la terre. C'est donc après que le grain de blé fût tombé en terre et fut mort qu'a levé de lui toute cette moisson des fidèles, et que « les fils d'Israël se sont multiplièrent et acquirent une grande puissance ». Car « sur toute la terre s'est propagée la voix des apôtres, et jusqu'aux limites du monde, leurs paroles » (Ps 18, 5). Par eux, comme il est écrit, « la parole du Seigneur croissait et se multipliait » (Ac 6, 7). Voilà pour l'interprétation mystique.

Mais n'omettons pas ici le point de vue moral ; car il édifie les âmes des auditeurs. Si Joseph meurt en toi, je veux dire, si tu portes en ton corps la mise à mort du Christ (cf. 2 Co 4, 10), si tu fais mourir tes membres au péché (cf. Col 3, 5), alors en toi « les fils d'Israël se multiplient ». Par les fils d'Israël, il faut entendre les affections bonnes et spirituelles. Par la mortification des affections de la chair grandissent les affections de l'esprit ; par la mort quotidienne de tes vices s'accroît le nombre de tes vertus ; de plus, « la terre te multiplie » en bonnes œuvres, accomplies par le moyen du corps. Veux-tu que je te montre dans l'Écriture qui est celui que la terre a multiplié ? Observe la manière dont s'exprime l'apôtre Paul : « Si vivre dans la chair c'est faire fructifier mon œuvre, je ne sais que choisir. Je suis pressé des deux côtés : j'ai le désir de mourir et d'être avec le Christ, et c'est de beaucoup le meilleur ; mais rester dans la chair est plus nécessaire à cause de vous » (Ph 1, 22-24). Tu vois comment la terre te multiplie ? Tant qu'il reste sur terre, c'est-à-dire dans sa chair, il est multiplié par la fondation d'Églises, multiplié par la conquête d'un peuple à Dieu et « *par la prédication de l'Évangile de Dieu, depuis Jérusalem jusqu'en Illyrie* » (Rm 15, 19).

Cyrille d'Alexandrie

Commentaire sur saint Jean (Jn 2)

C'est bien à propos que le Christ en vient maintenant au premier de ses miracles, même si, semble-t-il, il l'accomplit à la prière de sa mère, sans l'avoir lui-même voulu. Il y avait une réunion de fête, sans aucun doute d'une grande envergure, à l'occasion d'un mariage. La mère du Sauveur est là, et le Sauveur invité lui aussi, vient avec ses disciples pour accomplir un miracle plutôt que pour festoyer. Il veut également sanctifier le mariage, principe de la génération de l'homme, je veux dire de sa génération selon la chair.

Puisque le Sauveur récapitulait en lui la nature humaine, et la restaurait tout entière en la rendant meilleure, il devait accorder sa bénédiction, non seulement à ceux qui étaient déjà appelés à l'existence, mais encore tenir prêt le don de sa grâce pour tous ceux qui viendraient au monde plus tard, en sanctifiant leur entrée dans la vie.

Écoutez encore une troisième raison qui justifie ce miracle. Dieu dit à la première femme : *Tu mettras tes enfants au monde dans la douleur* (Gn 3, 16). Comment aurions-nous pu repousser cette malédiction, comment aurions-nous pu échapper à la condamnation du mariage ? Le Sauveur qui aime les hommes a résolu aussi cette question. Lui qui est la confiance et la joie de tous, il a honoré des noces de sa présence, afin de chasser l'antique tristesse de l'enfantement : *Celui qui est dans le Christ est une nouvelle créature* (2 Co 5, 17).

Jésus vient donc aux noces avec ses disciples. Eux qui avaient le goût des prodiges devaient être auprès du thaumaturge, afin de recueillir le miracle accompli comme un aliment pour leur foi.

Quand il n'y eut plus de vin pour les convives, la mère du Seigneur adressa une prière à sa bonté et à sa bienveillance habituelles : *Ils n'ont plus de vin*. Elle pensait qu'il était au pouvoir du Seigneur de faire tout ce qu'il voudrait. Elle l'exhorte donc à accomplir ce miracle.

Que me veux-tu, femme ? Mon heure n'est pas encore venue (Jn 2, 4). Notre Seigneur a formulé ici la meilleure des réponses. Il ne fallait pas, en effet, qu'il accomplisse ses miracles en montrant de la hâte, ni qu'il apparaisse comme thaumaturge de sa propre volonté. Il fallait qu'il en vienne là comme à regret, à l'appel d'une prière. Il devait accorder ce bienfait pour rendre service plutôt que pour ceux qui en étaient les témoins. La réalisation des souhaits, semble-t-il, est plus agréable quand elle n'est pas tout de suite accordée à ceux qui les formulent, mais un court délai exacerbe le désir et le transforme en merveilleux espoir.

Le Christ montre encore par ce miracle que l'honneur dû aux parents est d'un très grand prix, puisque c'est par égard pour sa mère qu'il accepte de faire ce qu'il n'avait pas l'intention de faire. *Sa mère dit aux serviteurs : "Tout ce qu'il vous dira, faites-le". Or il y avait des jarres de pierre placées là pour la purification des Juifs : elles contenaient chacune deux ou trois mesures* (Jn 2, 5-6). La mère de Jésus avait une grande autorité pour obtenir l'accomplissement d'un miracle : elle a, comme de droit, persuadé le Seigneur son fils. C'est elle qui est à l'origine de ce miracle : elle ordonne aux serviteurs des noces de se tenir prêts à exécuter les ordres qui bientôt leur seraient donnés. [...]

Ce premier miracle, à lui seul, accomplit à la fois beaucoup de merveilles. Il honore et sanctifie les noces. Il éloigne la malédiction lancée contre la femme. Elles n'enfanteront plus désormais dans la douleur, puisque le Christ a béni le mariage qui est le principe de notre génération. La gloire de notre Sauveur a brillé comme un rayon de soleil et la foi des disciples qui s'émerveillent de ce prodige devient plus ferme.

J'arrêterai ici le récit des faits. Je dois, me semble-t-il, en venir à une autre manière de considérer les paroles de l'évangile, et à dire ce qu'elles suggèrent.

Le Verbe de Dieu est donc descendu du ciel, comme le dit l'Évangéliste, afin de s'unir intimement, comme un époux, la nature humaine, pour lui faire porter en son sein les semences spirituelles de la sagesse. On a donc raison de donner à l'humanité le nom d'Épouse, et au Serveur le nom d'époux, car l'Écriture sainte, en partant des choses que nous comprenons, élève ces mots jusqu'à un sens qui est au-dessus de nous.

Les noces sont célébrées *le troisième jour*, c'est-à-dire aux derniers temps de ce monde. Le chiffre trois représente le début, le milieu et la fin : le temps est ainsi tout entier mesuré. On verra que ce chiffre s'adapte à ce qu'a dit l'un des saints prophètes : *Dieu frappera et guérira après deux jours, le troisième jour. Nous ressusciterons, nous vivrons en présence de Dieu et nous le connaissons. Nous ne cesserons de chercher à connaître le Seigneur. Nous le trouverons aussi sûrement que nous trouvons l'aurore* (Os 6, 1-3) Dieu a frappé à cause de la transgression d'Adam : *Tu es terre et tu retourneras à la terre* (Gn 3, 19). Ce que le Seigneur a frappé du châtiment de la corruption et de la mort, il l'a de nouveau guéri le troisième jour, non pas au début, ni au milieu, mais à la fin des temps, lorsque, en se faisant homme pour nous, il a rendu la santé à notre nature et l'a tout entière ressuscitée des morts par sa propre résurrection. Il est donc appelé prémices de ceux qui se sont endormis (cf. 1 Co 15, 29). En désignant le troisième jour, auquel les noces étaient célébrées, le prophète désigne la fin des temps.

L'évangile précise aussi le lieu des noces : *Cana en Galilée*. Si vous voulez vous instruire, faites encore bien attention. Les invités ne se réunissent pas à Jérusalem ; le repas a lieu en dehors de la Judée, dans le pays des païens : *La Galilée, pays des païens*, dit le prophète (Is 9, 1 ; cf. Mt 4, 15). C'est l'évidence même que la Synagogue des Juifs a rejeté l'époux descendu des cieux, et que l'Église, venue des nations païennes, l'a accueilli, et avec grande joie.

Le Sauveur ne vient pas aux noces de par sa propre volonté. En grand nombre, les voix des saints l'y appelaient. Mais *le vin manquait aux convives, car la Loi n'a rien amené à la perfection* (He 7, 19), les écrits de Moïse ne suffisaient pas à donner la joie parfaite. La mesure de la tempérance qui est propre à notre nature n'allait pas jusqu'à nous apporter à elle seule le salut. Il serait donc vrai de dire aussi à notre propos : *Ils n'ont pas de vin*. La munificence de notre Dieu ne voit pas avec indifférence que notre nature est écrasée, quand les biens lui font défaut. Il nous a fait boire un vin meilleur que le premier : *La lettre tue, mais l'esprit vivifie* (2 Co 3, 6). La Loi ne possède pas les biens parfaits, mais les leçons divines qu'enseigne l'évangile apportent la bénédiction dans toute sa plénitude.

Ambroise de Milan

Commentaire sur saint Luc - II

85. Moïse m'a appris que nul autre que Dieu n'a fait le monde ; car *au commencement Dieu fit le ciel et la terre* (Gn 1, 1). Il m'a également appris que Dieu a fait l'homme par son travail, et ce n'est pas sans dessein qu'il a écrit : *Dieu façonna l'homme du limon de la terre et souffla sur son visage un souffle de vie* (Gn 2, 7), pour vous faire remarquer comme une activité de Dieu pour construire l'homme par une sorte de travail corporel. Il m'a encore appris que Dieu a aussi fait la femme : car *Dieu envoya le sommeil à Adam, et il s'endormit ; et Il prit une côte à son flanc et Il reforma la chair. Et le Seigneur Dieu façonna en femme la côte qu'Il avait prise à Adam* (Gn 2, 21-22). Ce n'est pas en vain, ai-je dit, que Moïse montre Dieu travaillant pour Adam et Ève comme avec des mains de chair. Pour le monde, Dieu ordonna qu'il se fit, et il fut fait ; et par ce seul mot l'Écriture indique l'achèvement de l'ouvrage du monde ; on en vient à l'homme, et le prophète a pris soin de nous montrer pour ainsi dire les mains mêmes de Dieu au travail. Ce façonnement par Dieu de ces ouvrages me pousse à entendre ici je ne sais quelle chose en plus de ce que je lis. L'Apôtre vient en aide à mon embarras, et ce dont je ne comprenais pas, moi, le sens *c'est l'os de mes os et la chair de ma chair, et celle-ci sera appelée femme parce qu'elle été prise de son homme* (Gn 2, 23), il me l'a révélé dans l'Esprit Saint en disant : *C'est là un grand mystère. Quel mystère ? C'est qu'à deux ils ne seront qu'une chair, et que l'homme quittera son père et sa mère pour s'attacher à sa femme, et : parce que nous sommes membres de son corps, faits de sa chair et de ses os* (Eph 5, 30-32 ; cf. Gn 2, 24). Qui est cet homme pour qui la femme doit quitter ses parents ? L'Église a quitté ses parents, elle a rassemblé des peuples de la gentilité, et il lui est dit prophétiquement : *Oublie ton peuple et la demeure de ton père* (Ps 44, 11). Pour quel homme ? Ne serait-ce pas pour Celui dont Jean a dit : *Après moi vient un homme qui a passé devant moi* (Jn 1, 30) ? De son côté, comme Il dormait, Dieu a pris une côte ; car c'est lui *qui a dormi, qui s'est reposé et qui s'est relevé parce que le Seigneur l'a recueilli* (Ps 3, 6). Quelle est sa côte sinon sa puissance ? Car c'est au moment même où le soldat ouvrit son côté que soudain sortit l'eau et le sang qui fut répandu pour la vie du monde (cf. Jn 19, 34). Cette vie du monde est la côte du Christ, c'est la côte du second Adam ; car *le premier Adam fut âme vivante, le dernier Adam esprit vivifiant* (1 Co 15, 45) ; le dernier Adam, c'est le Christ ; la côte du Christ, c'est la vie de l'Église. Nous sommes donc *membres de son corps, faits de sa chair et de ses os* (Eph 5, 30). Et peut-être est-ce de cette côte qu'il a dit : *Je sens qu'une puissance est sortie de moi* (Lc 8, 46). C'est la côte qui est sortie du Christ et n'a pas amoindri son corps ; car c'est une côte non corporelle, mais spirituelle ; or l'Esprit ne se partage pas mais *partage à chacun comme il veut* (1 Co 12, 11). Voilà Ève, mère de tous les vivants. Car si vous comprenez : *Vous cherchez parmi les morts Celui qui est vivant* (Lc 24, 5), vous comprenez qui sont les morts : ceux qui sont sans le Christ, n'ayant point part à la vie ; c'est n'avoir point part au Christ, puisque le Christ est la vie. La mère des vivants, c'est donc l'Église que Dieu a construite ayant pour pierre d'angle le Christ Jésus lui-même, en qui tout l'édifice est appareillé et s'élève pour former un temple (cf. Eph 2, 20).

Augustin

De doctrina christiana – Livre I

XXXV. 39. De tout ce qui a été dit depuis que nous traitons des choses, l'essentiel est de comprendre que la *plénitude et la fin de la loi*, et de toutes les divines Écritures, *c'est l'amour* (Rm 13 10), l'amour de Celui dont nous devons jouir et de celui qui peut en jouir avec nous. [...]

XXXVI. 40. Quiconque, donc, s'imagine qu'il a compris les divines Écritures ou telle partie d'entre elles, sans édifier, par intelligence qu'il en a, ce double amour de Dieu et du prochain, ne les a pas encore comprises. Quiconque, en revanche, tire de son étude une idée capable d'édifier l'amour dont je parle, sans rendre pourtant la pensée exacte de l'auteur dans le passage qu'il lit, ne fait pas d'erreur dangereuse ni ne commet le moindre mensonge.

41. Mais quiconque comprend dans les Écritures autre chose que ce que l'auteur a écrit se trompe, car elles, elles ne mentent pas. Pourtant, comme j'ai commencé de le dire, s'il se trompe sur une interprétation par laquelle il édifie *la charité, qui est fin du précepte* (1 Tim 1, 5), il se trompe comme quelqu'un qui abandonne la route par méprise, mais poursuit à travers champs vers le but où cette route conduit aussi. Il faut pourtant le ramener dans le bon chemin, et lui montrer combien il est plus utile de ne pas abandonner la route, de crainte que l'habitude de dévier ne le pousse à gagner des chemins de traverse et des sentiers tortueux. [...]